

Extension de l'Autre

Sans doute s'agit-il sur ce point d'une part chrétienne de la grammaire, dont on pourrait soutenir, brièvement, qu'elle procède du regard *compassionnel*, de la question de l'*Autre* — qui, comme tout concept abstrait, ne reçoit pas la même extension selon les langues, ne se retrouve pas dans toutes les civilisations et se construit à des périodes différentes¹. Esquisse d'une hypothèse² : le regard compassionnel³, effet éventuel des *Intuitions préchrétiennes* que Simone Weil démontra chez les Grecs, de leur découverte de l'Autre radical selon Hannah Arendt, apparaît en Gaule romaine au IV^e siècle avec « *la charité de Saint Martin* », soldat romain devenu évêque de Tours :

dans la fameuse scène du partage du manteau, un soir de l'hiver 338 à Amiens, représentée pendant dix-sept siècles en sculpture et en peinture, Martin *se retourne* pour trancher une partie de sa cape et l'offrir au pauvre transi de froid. C'est-à-dire que, dans un premier temps, le cavalier était passé devant le malheureux sans le regarder : *le pauvre se tient dans un angle mort*. Il est celui que l'on ne regarde pas — le bas, le sale, l'obscène. Martin déjoue ce piège par lequel il aurait tout intérêt à ne pas voir : l'angle mort est le recoin de l'inconscient. En se retournant, Martin inclut le pauvre, le refoulé, le *pas-regardable* dans son champ de vision : la charité consiste autant dans le partage du manteau que dans le regard.

Or Jésus apparaît à Martin le soir même, selon la *Vie de Martin* de Sulpice-Sévère, son disciple, et selon *La Légende dorée* de Voragine, qui servit de *code* à toute la peinture occidentale. Pourquoi ? Pour si peu que cela — partager

¹ Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Seuil, « L'ordre philosophique, 1990. Myriam Revault d'Allonnes, *L'homme compassionnel*, Seuil, 2009.

² A.B., « la coupabilité de Saint Martin », *Quinze siècles de peinture martinienne*, catalogue du musée des Beaux-Arts de Tours, Somogy, 1998.

³ Simone Weil, *Intuitions pré-chrétiennes*, Paris, La Colombe, 1951. Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Gallimard, 1972.

son manteau une nuit d'hiver, alors que François d'Assise, beaucoup plus tard, au XII^e siècle, donne sa chemise tous les jours ? Parce que dans cette conception « Jésus » se trouve à la *place du pauvre*, qui est celle que désignent des Évangiles : « *Tu m'as reconnu, j'étais le pauvre.* » Ainsi l'acte de *charité* ne constitue-t-il pas une recommandation parmi d'autres, mais le centre nucléaire de la théologie, la réponse aux questions — *qui* est « Jésus », *où* est-il, *comment* le reconnaître⁴. De là l'importance métonymique de la cape, *capilla*, qui donne le mot *chapelle* à toutes les langues, *cappella*, *chapel*, *Kapelle*...

Cette forme théologique diffère des autres conceptions de la « charité » : Martin ne demande pas au pauvre, avant d'agir, s'il est chrétien ou de quelque appartenance, il l'inclut *a priori*, par le regard et par l'action, dans la commune humanité⁵. En anglais, l'autre est un frère (*brother - other*), le frère est donc à l'inverse celui qui me ressemble, l'alter ego, un autre moi : le martinisme repousse cette frontière ordinaire de l'altérité, celle qui se définit jusqu'aux *goyim* ou jusqu'à l'*Oumma*, ou au « troupeau du Christ », comme chez Saint Cyprien en l'an 250 : « *Que l'on ait toujours soin des pauvres, j'entends de ceux qui [...] n'auraient pas quitté le troupeau du Christ* »⁶, et non dans *l'Autre radical*.

Par conséquent et par ailleurs, la « charité » de Martin dispense de la liturgie (« le sacrifice de la messe », « faire ses Pâques »), à laquelle *substituer un acte séculier* (le petit geste sympa)⁷. « C'est aussi pourquoi la révélation chrétienne, comme l'a fort bien remarqué Hegel, se trouve sur la voie de [...]

⁴ Dans la représentation luthérienne, « Jésus » se trouve à côté du catéchumène, et tous deux considèrent le pauvre en se demandant ce qu'ils peuvent faire pour aider ce pauvre type. Le développement séparé s'articule à l'idée de responsabilité (voire, pour Calvin, de prédestination).

⁵ Il faut distinguer en peinture un Saint Martin *catholique* (Martin du haut de son cheval domine le pauvre, l'un de l'autre *séparés par l'épée*) d'un Saint Martin *chrétien* (Giotto, Le Gréco, Sassetta), qui partage la commune humanité

⁶ Saint Cyprien, *Correspondance*, Lettre 14, II, 1, tome I, Les Belles Lettres, 1962, p.40.

⁷ Ce que symbolise un tableau d'Auguste Bauer, *La leçon d'enluminure* (1892), qui offre le schéma de ce dispositif. Dans un atelier où l'on apprend à reproduire des Saint-Martin en série, en présence d'un moine, au premier plan, qui donne ses directives au jeune apprenti, nous assistons, en abyme, à *la représentation de la représentation* de Saint-Martin : Saint Martin pratique la charité au premier plan ; la messe (le sacrifice rituel) a lieu au deuxième plan ; le Christ est suspendu au troisième plan, dans le fond de l'atelier. Et du point de vue du moine ou de l'artiste en herbe, Saint

l'athéisme »⁸ ; si le Christianisme est ainsi *la religion de la sortie des religions*⁹, le martinisme est la sortie du Christianisme. Et l'institution caritative (Croix-Rouge, *Restau du cœur...*) la sortie du martinisme. L'*Autre* martinien, qui est un universel, implique à très long terme la laïcité : la « charité de Martin » est le premier acte laïc. Martin annonce de loin la sécularisation.

De telles formes anthropologiques expliquent principalement la durée et l'importance du martinisme en France¹⁰ — Grégoire de Tours démarre le calendrier chrétien depuis la mort de Martin, le patronyme et le toponyme *Martin* sont les plus répandus avec huit cent mille occurrences, on fait cesser la Première Guerre mondiale le 11 novembre, pour la Saint Martin¹¹, etc. : Martin fut le saint le plus important de l'histoire de France, étant proche, historiquement, des Évangélistes, et se substituant au fil des temps à la figure christique :

l'autruisme :

ces représentations et ces actes auront contribué à la spécificité d'une culture qui se pensa d'abord en religion et dans laquelle s'énonce, de mille manières, avec Pascal, que « le moi est haïssable » ; pour laquelle le *Je* ne s'affirme pas plein de soi, et doit s'effacer dans l'autre, conçu comme notre refoulé : l'effacement de *Je* fait couple avec l'extension de l'*Autre*. La grammaire qui s'élabore à travers ces préoccupations n'en est pas exempte ; elle en est *le*

Martin cache le Christ, relégué comme le cadet du souci ; la « charité » de Martin se substitue à la liturgie et en dispense. Schéma de la sécularisation...

⁸ Jacques Lacan, *Séminaire, Le transfert*, Livre VIII, Seuil, 2001, p. 58.

⁹ Marcel Gauchet, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Gallimard, Paris, 1985.

¹⁰ Clovis accourut à Tours pour dédier à Saint Martin sa victoire contre les Goths ; saint Colomban, le moine irlandais, chassé de Luxeuil par Brunehilde, fit le long détour de Tours avant de regagner l'Irlande ; mais encore Charlemagne, Jeanne d'Arc, ou le maréchal Foch, d'innombrables pèlerins, pendant dix-sept siècles, vinrent jusqu'aux reliques de l'évêque de Tours, qui fut un centre de la Chrétienté au même titre que Jérusalem ou Compostelle.

¹¹ Martin, ancien soldat de l'armée romaine et portant le nom de Mars, dieu de la guerre, fut le saint patron de l'armée française ; une plaque du maréchal Joffre, à la basilique Saint Martin, atteste cette décision historique de lui dédier symboliquement la fin des hostilités.

lieu-même. Travaillées en profondeur et longuement par le martinisme (Bossuet, Bourdaloue illustrent en langue française des sommets de ce courant gallican – martinien, où retrouver Péguy et tant d'autres¹²), la culture et la langue françaises diffèrent par *l'Autre* et diffèrent par le *Je*.

On se trouve alors proche de penser que ces représentations culturelles constituent, en langue, ce que l'on pourrait appeler l'*autruisme* (dans la langue française une attention soutenue à l'autre, précision, proximité, phonation) ; qu'elles ouvrent à la sécularisation ; qu'elles prennent part à la construction d'une idée particulière de l'« *universalité* », et se sont laïcisées dans les idéaux de la Révolution française ; — Cela, qui est structurel et culturel, inconscient et rationalisé, et pour une part même institutionnalisé, retentit très loin et de nos jours encore, à des extrémités inattendues, quand Georges Bataille lui-même recherche dans un livre « sa signification humaine, l'échange de vie pratiqué avec ceux que la misère rejette hors de l'humanité »¹³ : *forer* dans l'angle mort, n'est-ce pas la voie non-religieuse de la pensée, l'ergatif même ?

¹² Le sermon de Bossuet, à l'occasion de la *septuagésime*, porte sur l'« *Éminente dignité des pauvres dans l'Église : leurs droits, leurs prérogatives : comment et pourquoi les riches doivent honorer leur condition, secourir leur misères, prendre part à leurs privilèges* ». Et Bourdaloue expose dans son *Sermon sur les richesses* qu'« *Il y a peu de riches innocents* », (Bayard, 2004). Charles Péguy, *L'Argent...* On ne peut compter, en France spécifiquement, les faits et gestes ni les manifestations de type compassionnel où retrouver, au fond, en dernière instance, la scène martinienne, cette figure du pauvre *dans l'angle mort...* — en automne 2013, les lycéens manifestent en faveur d'une jeune Rom expulsée, « l'affaire Leonarda », devenue affaire d'État ; c'est en ce sens que Slimane Zeghidour pouvait observer que « la France a rarement commis d'excès sans susciter l'indignation de beaucoup de ses contemporains » (*le Voile et la Bannière*, Hachette 1988, p.32).

¹³ Georges Bataille, *Œuvres complètes*, Gallimard, I, p.322.